

# Le pays albigeois<sup>1</sup>

## La Montagne Noire

*Arfons - Le Lampy - Saint-Ferréol*

*Excursion du 06 juin 1909 - S.I.T*

Nous allons souvent chercher très loin des beautés naturelles alors que nous en possédons tant chez nous, car la France est inépuisable en sites pittoresques et grandioses.

L'Albigeois en possède sa bonne part et beaucoup de touristes semblent les ignorer. Fort heureusement des hommes d'initiative comprenant tout l'intérêt qu'il y a à faire connaître les richesses de leur province se sont mis avec ardeur à la tâche. Des écrivains, et non des moins notables, ont suivi le mouvement. Abandonnant les rives lointaines et les paysages extra-européens, ils se sont décidés à parcourir la France et à la décrire. Nous commençons enfin, à découvrir notre propre pays !

Voici par exemple, un coin tout à fait exquis où nous a conduits dimanche dernier 06 juin 1909, le Syndicat d'Initiative du Tarn. Grâce à lui nous avons pu goûter la fraîcheur délicieuse de ces montagnes boisées où abondent des sites remarquables. On ne m'en voudra pas, je suppose, de faire ici, au courant de la pensée et de la plume, la description rapide de cette excursion qui, commencée à **Lempaut** s'est continuée à **Dourgne, Arfons, Lampy**, et s'est terminée à **Saint-Ferréol** via **Revel, Castres et Albi**.

Dès la veille nous nous posions cette question angoissante :

Fera-t-il beau demain ???

C'est que le ciel était sombre comme la profondeur de l'âme ! Il pleuvra sûrement demain des chats noirs ! Nos projets d'excursion sont à l'eau !

« Ne désespère pas... » me disait ma bonne compagne, et regardant le ciel, elle ajoutait « je devine là-bas le clignotement d'une étoile ! »

Pauvre étoile triste et solitaire comme la lampe qui veille dans l'ombre des chapelles, ou comme la flamme sacrée qui conduit nos pas chancelants dans les marécages du doute !

Eh bien nous ne reculerons pas ! Du-t-il tomber des hallebardes !

Et le lendemain était une journée presque belle. Fuyez donc tels les nuages, les noirs présages et cauchemars !

Et nous partons à 08h15 du matin avec 17 autres compagnons, souscripteurs comme nous.

---

<sup>1</sup> Publié par la « Revue Historique et Littéraire du département du Tarn. »

Le ciel est menaçant mais parfois le soleil glisse entre deux nuages, comme une prune entre deux paupières et nous fait les yeux doux !

Nous filons grand train, jasant et riant, emportés par l'express de la ligne Rodez-Castelnaudary. Et c'est ainsi que, malgré tout, souriants mais perplexes, nous arrivons à la station de Lempaut où deux breaks, auxquels sont attelés cinq vigoureux chevaux qui nous enlèvent follement jusqu'à Dourgne.

L'excursion est organisée de telle façon que nous ne devions pas nous arrêter dans cette petite ville où se voient une Eglise du XVI<sup>ème</sup> siècle et une fontaine monumentale. Mais la fée verte, inappétent apéritif, devait avec la complicité des conducteurs et l'idée diabolique de deux d'entre nous Mrs...T et C... nous jouer ce tour.

Enfin, sous les objurgations énergiques de notre cicérone occasionnel, l'aimable Mr R... nous repartons et notre ascension de la Montagne Noire commence.

La route fort belle, se déroule en lacets successifs... nous revenons souvent sous le même angle, le même plan, mais nous surplombons de plus en plus. Nous admirons, les poumons gonflés d'air vif, la hardiesse des rochers alentour, la profondeur attirante des ravins, des gorges, la verdure des frondaisons et les jaunes genêts accrochés au flanc des coteaux ou couvrant des champs entiers.

Dourgne que nous venons de quitter, s'étale en bas de la plaine, où les plans se confondent déjà à ce point qu'on ne distingue plus ni les routes ni la ligne ferrée. Tout se trouve nivelé : arbres, champs et prairies, en une nappe uniformément verte.

Dans le lointain, à l'horizon, les coteaux opposés et mal estompés de la vallée, apparaissent dans la brume et les dominant tous, se distingue assez nettement celui de Puylaurens d'où émerge le clocher de la ville dont l'histoire, comme toute celle des villes de l'Albigeois, se résume dans ses malheurs pendant les guerres de Religion. Le tableau est d'une grande sauvagerie... il inspire je ne sais quelle religieuse émotion.

Grand Dieu que c'est beau ! Tel est le cri que poussent les dames et nous le poussons avec elles, car, quelque blasé que l'on puisse être l'œil se remplit toujours des splendeurs de la nature

Quelle religion puissante et profondément moralisatrice on pourrait faire du tourisme ?

Oui, quoi qu'on dise, l'homme est bon là-haut, il est malgré lui, plein d'une bienveillance universelle. Et puis quelle plus ardente et belle prière qu'un cri d'admiration ? Quelle musique plus religieuse et plus pénétrante que celle qui monte des forêts alentour ? Le sommet des monts devrait être la sépulture des grands poètes d'antan. Près du ciel orageux ou serein dont leur âme était pleine, devant les horizons splendides et illimités comme leurs visions, sous le tournoiement des aigles, dont ils eurent le même vol prodigieux et le même amour de la liberté ! Le soir on entendrait passer avec la brise, des mélodies qui sembleraient descendre du ciel et l'on croirait à un divin concert donné, sur quelque sommet, par les ombres rassemblées de Jérémie, d'Homère, de Dante, de Corneille, de Racine, de Shakespeare, de Goethe, de Lamartine, d'Hugo. Le soleil viendrait mettre une auréole au front de la Muse debout sur leur sépulture de marbre et de neige. Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle, la Gloire aube toujours nouvelle fait luire leur mémoire et redore leurs noms !

Et nous montons toujours les uns en break les autres à pied. Mais hélas ! Point d'azur et des nuages épais... pas moyen de rêver à la théorie du bleu dans les Arts !

N'importe, nous continuons à monter heureux encore que le soleil, s'il ne nous montre parfois que le bout de son nez rougeâtre, ne déverse sur nos têtes toute l'eau de son immense cuvette ! C'est la façon de ce grand roi d'éternuer quand il est enrhumé ou quand il a trop à se plaindre de la Terre et surtout de ses inhumains habitants !

Pendant que nos voitures lentement montent, je m'arrête un instant pour mieux goûter seul, en égoïste le charme du paysage. Une borne kilométrique reçoit mon séant ! La borne kilométrique ! Impassible, elle est le siège que l'admirable administration française des Ponts et Chaussées offre à titre gracieux, aux touristes paresseux et rêveurs !

J'étais à peine assis que la marée montante de la mélancolie propre aux poètes, submergeait mon âme. Je jouissais voluptueusement du bonheur inconscient des choses !

Je regardais en bas : où se démène au loin la sottise humaine... seul, plus haut encore l'âme sans peur s'élanche : le corps troublé s'affaisse et tremble épouvanté devant l'azur sans borne et l'éternel silence. J'étais pierre j'étais borne ! Quelle délicieuse profession que celle d'une borne ! Etre borne n'est-ce pas l'idéal ? Cet idéal je le vécus pendant cinq minutes au bout desquelles les cris de mes compagnons, tout là – haut, en surplomb, vinrent me rappeler que je n'étais hélas ! Qu'un homme !

A grand renfort de lacets nous arrivons au-dessous d'un pré sur lequel un berger se détache en noir sur le ciel mat. Ce berger, arcbuté sur la croupe d'un mont, dans la solitude, l'oeil errant sur les cîmes lointaines, le ciel immense sur sa tête et ses moutons épars dans les genêts, est pour moi un tableau symbolique, simple et des plus grandioses !

Alternativement, au gré du chemin, le regard domine la vallée ou bien se heurte à la muraille de granit. Et toujours la belle route qui serpente, de superbes futaies, des ronces, des seigles même, courbés par la brise, d'imposants rochers, des sapins qui gémissent au souffle du vent, et toujours des genêts ô combien jaunes !

Quelle joie indéfinissable ! La pensée où tout se confond, s'affine et devient pénétrante !

Et plus c'est la même chose et plus ça change !

Plus loin et plus haut, la route a pour support le ravin sombre, profond, vertigineux, le couloir étroit au fond duquel dans leur hâte de revoir le soleil, les eaux (quand il y en a) calmes ou furieuses roulent au milieu des roches éboulées s'opposant à leur passage.

Nous contourrons enfin le dernier lacet. Nous surplombons une ardoisière à gauche de laquelle au milieu d'une frondaison épaisse, nous apparaît brusquement un coquet château, au clocher peint en rouge, demeure sans doute de l'industriel et qui met en valeur la carrière.

Le plateau bientôt se déploie et, sur le bord de la route, une haute pierre géodésique, surmontée d'une croix, indique que nous arrivons au sommet même de cette partie de la Montagne Noire. (813 mètres)

De ce point, quand le temps est beau, quand le ciel est limpide, on aperçoit la chaîne admirable des Pyrénées et la Cité de Carcassonne, tel un lion au repos.

Mais hélas trois fois hélas ! Le temps pressait. Le café pris, presque sur le pouce, Mr T... moissonne les bouquets de la table et les offre en homme galant aux dames et aux hommes.

L'horizon bouché nous n'avons pu voir Carcassonne ! Le chansonnier Nadaud n'avait pas prévu cette impossibilité là ! Non plus n'avons pu voir la chaîne des Pyrénées et, quelque peu dépités, nous quittons le versant océanique pour dévaler sur le versant méditerranéen. Ici, la nature n'est plus la même. A l'épouvante des ravins succède le charme des taillis, des champs cultivés, le spectacle si harmonieux qu'offre l'horizon des bois et des bancs de verdure. Tout chante autour de nous, mouches aux tons de cuivre, grillons cachés, moineaux pillards, ramiers pleureurs, et de ces bruits joyeux jusqu'aux parfums des fleurs, tout respire l'immense enivrement de vivre...

Nous arrivons à Arfons... il est une heure et demie.

Les yeux sont satisfaits... c'est maintenant le tour des estomacs qui battaient la chamade et c'est là où ce viscère exigeant attendait impatiemment qu'on lui donnât satisfaction !

Notre attente ne fut pas déçue, on mange bien à l'hôtel Pech et le directeur de l'excursion Mr R... qui est lui-même un artiste polyculinaire par excellence, n'avait rien exagéré en nous promettant un succulent repas !

Les chevaux piaffaient, secouant leurs grelots, impatients eux aussi de trouver la pitance bien gagnée ! On les dételaient et nous nous mettions tous à table bruyamment, cependant que Mr R... et T... pour aiguïser les appétits se faisaient aux couteaux une guerre amicale, qui dérida tout le monde.

Et en avant les fourchettes ! Je constate en passant, que celle de Mr T... est à nulle autre comparable. Le menu est exquis. Les truites du Sor, pour petites qu'elles soient sont savourées, et le chevreuil d'Arfons ne ressemble en rien à celui dont Buffon nous a fait le portrait. Ah ! C'est vraiment là qu'il est permis de rattraper le temps perdu. Et puis notre hôtelier s'était plu à agrémenter la table d'une profusion de fleur dont le parfum alternait avec celui des mets exquis qu'il nous servit.

Mais il est une fin à tout même aux choses les meilleures... nous n'avions fait qu'une partie de notre excursion et le temps de.....

L'une des fleurs ainsi offerte, la plus belle échoit à Mme P.... Mme B... la lui fixe à son gentil chapeau de campagne, si bien qu'on ne pouvait dire laquelle de la femme ou de la fleur était la plus gracieuse. C'est que en effet, cette renonculée, sorte d'anémone aux pétales blancs lui seyait à ravir.

Oyez ce que cette fleur de la montagne dit le poète :

Sur la descente gazonneuse  
Au bas du rocher plein d'orgueil  
Qui marque, rigide, le seuil  
De l'immensité radieuse,  
Une fleur s'agrippe, frileuse,  
En son éternel demi-deuil.

Plus froid encore en son accueil  
De beauté triste et langoureuse.  
De ces lieux dont nuls bruits humains  
Ne troublent les vagues chemins,  
Elle contemple, emmitouflée,  
Dans son habit doux et soyeux,  
La morne et brumeuse vallée,  
Qui dégringole sous les cieux.

Nous quittons Arfons et, par un sentier que les voitures ne peuvent suivre, nous coupons au plus court, et brusquement, arrivons au Bassin du Lampy.

Surprise et enchantement des yeux ! Il est difficile de rêver une solitude plus charmante que celle de ce grand bassin, pourvoyeur ondin du Canal du Midi. Rien n'est banal dans ce creux frais et sauvage qu'entourent des arbres séculaires, dont la masse se mire dans la nappe d'eau :

Rien n'égale sa transparence

« Plus limpide que le cristal »

On dirait un miroir immense

Dans un cadre monumental.

Nous passons au-dessous de la Digue et suivons les sentiers dont la suavité nous enchante. Les oiseaux, là, perdraient leur temps à donner leur concert dans ce creux oublié. D'autres voix les dominent, celles d'une armée de grenouilles coassant à l'envi et celle de l'eau sous toutes ses formes, un vrai chœur dans lesquels les cascates, tombant de la Rigole, chantent le ténor, tandis que la chute du grand barrage fait la basse... le tout accompagne et ..... en un ensemble harmonieux par le clapotis glougloutant partout.

Nous nous arrêtons un instant à la maison du garde de ces lieux, où sont arrivés avant nous les breacks. Nous suivons enfin la Rigole, canal peu banal, dallé en certains endroits et qui, du Bassin du Lampy, coule sinueusement au bassin de Saint-Ferréol.

Ce parcours d'une heure est un nouvel enchantement. Des fleurs sauvages inclinent leurs tiges grêles au bord des talus et de jeunes écureuils s'évanouissent à notre passage dans une lueur fauve, comme un météore, sous le dôme épais et protecteur des branches entrelacées, abandonnant, craintifs, les graines qu'ils grignotaient. Tantôt à droite, tantôt à gauche de la Rigole, que toujours nous côtoyons, à travers le fouillis des arbres nous cachant le ciel, se trouvent des ravins profonds qu'obstrue la verdure. Plus loin, très loin, dans une clairière sèche, toute une forêt lilliputienne de genêts s'étale en nappes d'un jaune d'or sur l'habit vert des arbres. Cette rutilance magique attire, éblouit et fatigue même le regard, si tant est que du beau se puissent fatiguer les yeux.

Source : gallica.bnf.fr /bibliothèque nationale de France, département Collections numérisées, 2008-276478

